

## Représentation de l'Inde dans *Voyage aux Indes orientales et à la Chine* par Pierre Sonnerat

Olga Kulagina

Université pédagogique d'État de Moscou

Il est notoire qu'après sa découverte par Vasco de Gama en 1498, l'Inde<sup>1</sup> ne cesse de susciter la curiosité des Européens – aussi bien en matière économique (avec la création des Compagnies portugaise, néerlandaise, britannique et française des Indes orientales, toutes en lutte pour accroître leur influence dans la région) que sur le plan culturel voire culturologique. Néanmoins, jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les contacts de la France avec les Indes orientales « avaient brillé ... par leur rareté, leur brièveté et leur peu de succès » (Morineau 34). Ce n'est qu'après la création de la Compagnie française des Indes orientales en 1664 que les Français y envoient leurs premières expéditions importantes. Le siècle suivant se caractérise par un important progrès de la connaissance de l'hindouisme, dû en partie aux nombreux contacts entre des missionnaires européens, notamment français, et des pandits indiens (hindous lettrés appartenant le plus souvent à la caste des brahmanes et connaissant le sanskrit, la philosophie, les arts, etc.), comme Maridas Poullé qui traduit en français des textes sanskrits. C'est à cette époque que la connaissance de l'Inde se diffuse progressivement dans les milieux intellectuels européens et inspire les philosophes et les hommes de lettres des Lumières (Markovits).

A cette période, de nombreuses relations de voyages paraissent en France, dont, dans de nombreux cas, des traductions de textes publiés par des missionnaires anglais et hollandais. Ces relations se révèlent, pourtant, assez stéréotypées quant à la représentation du mode de vie et des mœurs des Indiens: ces derniers seraient, dans la plupart des cas, sociables et tolérants, les femmes sensuelles, le gouvernement despotique (Beigbeder). Ces clichés font partie de l'« occidentalisation » de l'Orient (Moureau 58), très caractéristique de l'époque et qui se substitue souvent à la véritable prise en compte des spécificités de l'ailleurs. Ce n'est que vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que des récits de voyages en Inde plus précis et crédibles sont publiés, dont l'ouvrage de Pierre Sonnerat. Ce disciple de Commerson et parent de Pierre Poivre, déjà auteur d'un *Voyage à la Nouvelle-Guinée* (1776), entreprend en 1774 un voyage aux Indes en tant que sous-commissaire de la Marine (nommé par Turgot). Publié en 1782, le *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre du roi, depuis 1774 jusqu'en 1781, dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences et des arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins et des Madégasses, suivi d'observations sur le Cap de Bonne-Espérance, les isles de France et de*

---

<sup>1</sup> Notons toutefois que la notion des « Indes » se présente assez complexe à cette période: ce nom servait à désigner à la fois les colonies françaises dans les Caraïbes et en Afrique (il s'agit alors des Indes occidentales), et le territoire correspondant à peu près à l'Inde actuelle, à savoir les Indes orientales (Broc, *La géographie* 100). Ces dernières, à leur tour, étaient divisées en deux zones distinctes: les Indes en-deçà du Gange, comprenant l'Empire des Grands Mogols, et les Indes au-delà du Gange (109-110) composées de plusieurs États autonomes, dont le Siam, la Birmanie, le Cambodge etc. (Favier 16). Ce sont précisément les Indes en-deçà du Gange qui seront l'objet de notre étude et auxquelles nous ferons référence par « l'Inde ».

*Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines et les Moluques et de recherches sur l'histoire naturelle de ces pays* paraît en deux volumes richement illustrés d'après les dessins de Sonnerat lui-même<sup>2</sup>. La péninsule indienne occupe le premier volume tandis que les autres régions figurent dans le second. L'ouvrage connaîtra un fort succès : Yasmine Marcil a relevé 32 articles le concernant dans la presse après sa publication (25) et l'ouvrage sera réédité en 1806.

Si pour Numa Broc, « les voyageurs n'ont généralement pas l'« esprit philosophique » » (« Voyages et géographie » 145), l'on peut se demander ce qu'il en est chez Pierre Sonnerat, dont le profil intellectuel et les fréquentations semblent néanmoins attester du contraire. Nous nous proposons dans les lignes qui suivent de mettre en évidence cet « esprit philosophique » dans l'inventaire ethnographique du voyage. Nous verrons également comment Sonnerat se sert de l'inventaire pour en retour offrir au lectorat une image indienne de l'Européen.

### **Esprit philosophique et écriture du voyage**

Au siècle des Lumières, la primauté de l'approche scientifique sur le surnaturel et le désir de connaître les civilisations lointaines par la raison et par l'observation conditionnent une nouvelle lecture du monde. Les instructions pour les voyageurs abondent. Sonnerat part pour les Indes orientales avec un cahier des charges officiel tenant à ses compétences en histoire naturelle (I, viii). D'après le compte rendu de l'Académie royale des sciences, Sonnerat s'est comporté comme un « observateur éclairé » ayant « rapporté avec lui la collection la plus intéressante parce qu'elle renferme quantité d'objets inconnus encore dans le règne animal et dans le règne végétal » (I, viii.). Pour les auteurs du compte-rendu, ses aptitudes de naturaliste se transposent aisément à d'autres domaines, tels que l'ethnographie (I, ix).

En adéquation avec le caractère scientifique de sa mission et les conventions traditionnelles du genre, Sonnerat convoque dans l'avant-propos le topos de la simplicité de son style, gage de vérité : « ...un homme qui voyage depuis sa plus tendre jeunesse ne doit pas prétendre aux agréments du style ; l'agréable ne sert que trop souvent à masquer le faux ... » (I, xv). De plus, afin d'assurer un meilleur effet de représentation objective, le texte de Sonnerat se distingue par l'absence quasi-totale du narrateur (à l'exception de l'avant-propos). Les détails habituels de la relation de voyage décrivant le trajet, le départ et l'arrivée, ainsi que le séjour même du voyageur dans un pays étranger, ne sont presque pas fournis – laissant ainsi place à la majesté de l'inventaire. Celui-ci s'affiche dans la table des matières, qui témoigne de la volonté d'évacuer la représentation de l'aventure du voyageur :

Livre premier. De l'Inde

<sup>2</sup> Sur les illustrations de Sonnerat, voir la brève communication de Hélène Gomba-Gontard sur le site du CRLV : « Pierre Sonnerat : la singularité d'un voyageur classique. » Les secondes doctoriales de Grignan, 2002. <<http://www.crlv.org/conference/pierre-sonnerat-la-singularite%C3%A9-dun-voyageur-classique-0>>.

- I. Tableau des Révolutions arrivées dans l'Inde, depuis 1763 jusqu'à la prise de Pondichéry.
- II. De la Côte de Coromandel
- III. De la Côte de Malabar
- IV. De Surate
- V. De la Division des Castes
- VI. De l'Initiation des Indiens
- VII. Mariage des Indiens
- VIII. Des Funérailles.
- IX. Des Arts & Métiers des Indiens ; de quelques Machines simples & utiles, employées par ces Peuples
- X. De la Médecine
- XI. De l'Astronomie
- XII. Des Langues & de l'Écriture des Indiens & de celles des Tamouls en particulier
- XIII. Apologues des Indiens
- XIV. Des Monnaies

Livre Second. Introduction à la Religion des Indiens, ou Abrégé de leur Mythologie.

Livre troisième. De la religion des Indiens

- I. Du dogme des Indiens
- II. Du culte des Indiens
- III. Des livres sacrés des Indiens
- IV. Des temples
- V. Fêtes des Indiens
- VI. Cérémonies particulières des Indiens
- VII. Des religieux Indiens
- VIII. Des pratiques de vertu, de la métempsychose, du paradis et de l'enfer
- IX. Du Gange
- X. Système des Indiens sur la création du monde
- XI. Système des Indiens sur la durée du monde et ses différents âges
- XII. Division des siècles, des années, des mois et des jours
- XIII. Des jours heureux et malheureux
- XIV. Symboles des Brame

On observe nettement la prédominance de l'inventaire religieux, tant sur le plan descriptif que synthétique (avec l'abrégé), signe de la recherche d'une certaine exhaustivité même si celle-ci lui semble impossible à atteindre du fait de l'extrême variabilité des croyances (I, 5). Sonnerat a donc « tâché de rapprocher leurs idées, pour en former leur histoire » (I, 5), ce qui souligne encore cette volonté de synthèse et de somme de savoir, typique des Lumières.

Une entrée ressort particulièrement dans la table des matières : celle de l'introduction historique. Sa qualification de "tableau historique des

révolutions” semble bien refléter un esprit philosophique. Or ce tableau semble au premier abord plutôt militant et politique. Sonnerat inscrit l’inventaire dans le contexte des vingt dernières années de guerres coloniales sur le territoire indien tout en stigmatisant le rôle néfaste ainsi que l’attitude trouble des Anglais, notamment lors de la destruction de Pondichéry ordonnée par Lord Pigot en 1761 (I, 14) et dans la reprise des hostilités en 1778 (I, 16). Si Sonnerat souligne un certain laissez-faire français dans les années 1760 (I, 14), il insiste ensuite sur le rôle de M. de Bellecombe, gouverneur général des établissements français, lors de la prise de Pondichéry par les Anglais en 1778 (I, 17-21).

Enfin, Sonnerat inclut dans son ouvrage 140 planches dont 84 pour l’ethnographie (décrivant les peuples indiens, chinois et hottentots ainsi que les divinités, les activités quotidiennes et les objets), 37 pour la zoologie et 18 pour la botanique<sup>3</sup>. Une illustration se distingue des autres par sa dimension historique (« Plan de Pondichéry avec les attaques » I, 20). S’il répond en cela à la vogue du récit illustré en cours au XVIII<sup>e</sup> siècle, il fait montre d’un certain esprit encyclopédique au niveau de la composition des images (Gomba-Gontard). L’Académie des sciences souligne la visée didactique des planches, qui permet de « ... rendre [les] descriptions plus intelligibles » (I, x). Or, on peut toutefois s’interroger sur le rapport entre texte et image au sein de cette relation alors que le placement des planches n’est notifié par aucun avis au relieur : les renvois aux illustrations se sont en fait dans les marges du texte, ce qui témoigne de la relation de contiguïté à l’œuvre entre l’inventaire textuel et son pendant visuel. Les planches d’histoire naturelle sont ainsi toutes placées dans la dernière section du second tome, formant ainsi une entité de savoir propre, distincte du reste de l’ouvrage et annoncée comme telle dès le titre par la formule “*recherches sur l’histoire naturelle de ces pays*”. Sonnerat reproduit dans le texte et dans l’iconographie une division des disciplines : l’ethnographie et l’histoire d’un côté, l’histoire naturelle de l’autre.

### **L’inventaire ethnographique et les modulations du commentaire**

Il a été relevé que Sonnerat ferait preuve d’un certain dédain vis-à-vis des Indiens dans ses observations (D’Souza 14) or le portrait de l’Inde et de ses habitants commence sur un ton assez positif : les Indiens sont «...un Peuple célèbre par sa modération & son antiquité » (Sonnerat 1: xiii) Bien que les notions de « modération » et d’« antiquité » relèvent d’ordres différents — l’une caractérisant les mœurs et le comportement, l’autre représentant un critère plus objectif, celui de l’ancienneté — ces deux traits du peuple indien se voient cependant réunis pour créer un tableau vaste et *a priori* hétérogène. Les mœurs des Indiens sont également définies comme « douces et simples » (Sonnerat 1: xiii). Les épithètes servant à décrire les Indiens, ainsi que les lexèmes « modération » et « antiquité », sont porteurs d’une valeur méliorative, ce qui laisse supposer que le voyageur observe l’Autre d’un œil libéré (ou presque) de préjugés. L’ancienneté de cette civilisation y est pour beaucoup. Dans une langue imagée, l’auteur prend partie d’emblée contre Carl von Linné et Jean Sylvain Bailly sur la question de la localisation géographique du berceau de l’espèce humaine. Sonnerat pose la civilisation indienne comme étant celle la

<sup>3</sup> Ces illustrations sont visibles sur le site *Gallica* <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23000774>>.

plus ancienne du monde, et donc comme la source de plusieurs autres civilisations:

L'Inde dans sa splendeur donna des religions & des loix à tous les autres Peuples; l'Égypte & la Grèce lui dûrent à la fois leurs fables & leur sagesse (Sonnerat 1: 4).

On a tout lieu de croire en effet que les premiers enfants de la Nature dûrent être l'objet de sa complaisance. Ce n'est pas dans les glaces du Nord, ni sur les sables brûlans de la Lybie, qu'elle leur choisit un berceau: le sol qui les vit naître, dut fournir abondamment & sans travail à leurs besoins; & sans doute ils ne furent pas destinés à l'arroser de leurs sueurs (Sonnerat 1: 2).

Comme le montre la métaphore filée du deuxième exemple, les Indiens occupent une position historiquement privilégiée, ce que redouble sur le plan géographique l'antithèse « les glaces du Nord » – « les sables brûlans de Lybie ». L'auteur met en valeur l'appartenance des Indiens à une civilisation ancienne en insistant sur la simplicité ancestrale de leur caractère :

Dans les villages éloignés des villes européennes & du séjour des Nababs, le peuple conserve encore un reste de l'antique simplicité. Le Chef est regardé comme le père de tous; on n'est point obligé de lui faire la cour; il n'est distingué des autres, que parce qu'il termine les différends *a priori* (Sonnerat 1: 25).

La comparaison « le Chef est regardé comme le père de tous » évoque effectivement une époque antérieure où les relations hiérarchiques reproduisaient le modèle relations familiales, confusion apparemment bénéfique mais perdue avec l'arrivée des Européens.

Il est évident dans cet exemple que l'inventaire se voit modulé par le commentaire qui, s'il témoigne d'une perspective critique, et en cela philosophique, oriente la lecture des données de l'enquête ethnographique. Ainsi, si les pratiques alimentaires des Indiens semblent également être appréciées par l'auteur, ce n'est pas sans ambiguïté :

Il n'est point de Nation plus sobre; du riz cuit à l'eau, des herbages, des légumes, du laitage & quelques fruits; voilà sa nourriture ordinaire (Sonnerat 1: 27).

Les Indiens ont en horreur toute liqueur ou boisson forte, capable d'enivrer; il n'y a que les Castes les plus viles qui en boivent; & si les autres en font usage, c'est dans le plus grand secret: ces Peuples détestent l'ivrognerie, à cause de l'état honteux où elle réduit ceux qui s'y livrent. Leurs festins respirent la frugalité, la tempérance & la simplicité des hommes du premier âge... (Sonnerat 1: 28)

Dans le premier exemple, l'hyperbole « il n'est point de Nation plus sobre », appuyée par l'énumération des aliments constituant la ration habituelle des Indiens, fait voir la modestie du mode de vie de ceux-ci. Cette idée est reprise dans la métaphore qui frôle l'oxymore « leurs festins respirent la frugalité, la tempérance & la simplicité des hommes du premier âge... ». L'abondance du « festin » contredit l'idée même de frugalité ou de tempérance.

L'attitude extrêmement négative des Indiens envers l'alcool est rendue par les épithètes à valeur manifestement dépréciative (« les Castes les plus viles » et « l'état honteux »), mais elles sont accompagnées d'une brève remarque : « si les autres en font usage, c'est dans le plus grand secret ». L'usage du commentaire montre ainsi la nature ambivalente de certaines sociétés indiennes pour qui il s'agit plus de sauver les apparences que de respecter sérieusement et strictement la règle générale.

Le caractère des Indiens se voit critiqué, et ce malgré les restes de la « simplicité antique » qu'ils garderaient encore. Sonnerat leur reproche, et ceci à plusieurs reprises, leur faiblesse et leur manque de volonté :

Les habitants de la côte de Coromandel sont appelés Tamouls; les Européens les nomment improprement Malabars: ils sont noirs, assez grands & bien faits, mais mous, lâches & efféminés; les Mogols les tiennent assujétis avec une facilité qui prouve leur peu de courage (Sonnerat 1: 27).

Les habitants de la côte de Malabar sont industriels sans être artistes, & sont doux par faiblesse. Tel est le caractère que donne la molesse (Sonnerat 1: 36).

Cette manière de s'habiller doit nécessairement produire des dérèglements, qui sont d'ailleurs très-communs chez des Peuples mous & efféminés: ils sont de plus accoutumés dès leur enfance à mépriser la décence & la pudeur; car les enfans de l'un & de l'autre sexe ne portent aucune espèce d'habillemens jusqu'à l'âge de puberté (Sonnerat 1: 31).

L'apparence assez attirante des Indiens (en l'occurrence, d'un des peuples installés en Inde, les Tamouls), dépeinte d'une manière appréciative (ils sont « assez grands & bien faits »), se voit neutralisée par une série d'épithètes, à valeur négative cette fois: « mous, lâches & efféminés ». On retrouve les épithètes « mous » et « efféminés » à plusieurs reprises dans les exemples cités et dans la totalité du texte. Ces termes servent également à expliquer les habitudes vestimentaires des Indiens, trop audacieuses du point de vue d'un Européen. Sonnerat se révèle bien attentif, voire méticuleux, sur la question de l'habit: « ...les Indiens sont aisément distingués des Mogols, parce que les robes des premiers se croisent sur la poitrine du côté gauche, tandis qu'elle se croise du côté droit dans l'habillement des Mogols » (Sonnerat 1: 29). L'épithète *aisément* attire notre attention puisqu'elle témoigne de la grande importance accordée par l'auteur aux petits détails de la vie du peuple qu'il observe. La démonstration de l'acuité de ses observations semble exemplifier la nature philosophique de son regard : un voyageur ordinaire pourrait-il remarquer ce type de détail ? Dans le même temps, la facilité avec laquelle se fait cette observation véhicule l'idée de rapidité, ce qui rend le tableau plus vif, instantané et peut-être plus véridique aux yeux du lecteur.

L'approche critique du voyageur est également à l'œuvre dans l'interprétation qu'il titre de ses observations des pratiques religieuses :

Les Brames & les gens pieux enduisent le pavé de bouze de vache, & quelquefois même les murs; quoiqu'ils ne le fassent que par esprit de religion, ils en tirent l'avantage d'éloigner les insectes, qui sont en



grande quantité dans l'Inde, & qu'on chasse par ce moyen. Les pratiques de religion n'ont-elles donc eu pour fondement chez tous les Peuples que des préservatifs contre les maux physiques? (Sonnerat 1: 32)

La question posée à la fin du passage témoigne de la position éclairée du voyageur face aux pratiques religieuses: celles-ci sont abordées d'un point de vue plus prosaïque, voire pragmatique, sans tenir compte du divin. Sonnerat s'attarde sur le penchant des Indiens à la superstition, afin d'exposer comment celle-ci « ... a assujetti, sous la domination des prêtres, des millions d'hommes qui passaient autrefois pour les plus sages de la terre et chez qui toutes les nations venaient s'instruire » (I, xiv). Les cérémonies du mariage et des funérailles, objets "classiques" de l'inventaire du voyage, font ainsi l'objet d'une attention toute particulière:

Comme l'amour n'entre pour rien dans le choix d'une femme, puisqu'on se marie ordinairement trop jeune pour ressentir cette passion, & que la fille est trop enfant pour l'inspirer, lorsqu'un homme âgé la demande pour sa compagne, les parens tâchent de rendre les Dieux propices, en cherchant à connoître leur volonté. C'est l'ouvrage des **Panjangancarers**<sup>4</sup>, qui après avoir consulté leurs livres astrologiques & tiré les pronostics, interprètent la volonté du ciel; elle se trouve ordinairement favorable à cause des présens qu'on leur fait (Sonnerat 1: 73).

Cette prière achevée, on apporte du feu, & on met de l'herbe sacrée dans quatre endroits différens auprès du cadavre. On fait ensuite le sacrifice & on jette religieusement dans le feu, destiné à cet effet, de la fiente de vache sèche & pulvérisée. L'Officiant, pendant ce tems-là, recommence les prières, il les suspend pour recevoir une vache ornée de fleurs qu'on lui donne, afin que le défunt ne soit pas malheureux. Les Brame ne manquent pas d'inspirer aux Indiens une grande frayeur des tourmens de l'autre vie, afin de les rendre plus charitables dans celle-ci. La prodigalité des vivans ne se borne pas au don d'une seule vache; on y ajoute encore celui de dix sortes de choses, & la vanité des riches ne manque pas de rendre cette offrande la plus brillante qu'il est possible, parce qu'on en fait dépendre sa gloire & sa réputation... (Sonnerat 1: 87)

Il est intéressant de noter que ce n'est plus le paganisme ou l'idolâtrie que le voyageur français reproche à un peuple étranger (comme c'était encore bien souvent le cas au siècle précédent où toute culture non catholique était qualifiée de païenne, d'idolâtre voire d'impie), mais le peu de raisonnement et de critique. L'indien sage, dit Sonnerat, « n'est cependant pas idolâtre. Il ne fait aucun cas des histoires que débitent les Brame pour entretenir la faiblesse du peuple » (I, 6.) Dans l'exemple plus haut, le voyageur souligne le pragmatisme et l'éloquence des Brahmanes : « les Brame ne manquent pas d'inspirer aux Indiens une grande frayeur des tourmens de l'autre vie, afin de les rendre plus charitables dans celle-ci ». La vision des Brahmanes est peu flatteuse: ces derniers profitent sans trop de gêne de la naïveté des autres Indiens redoutant le

---

<sup>4</sup> Mis en gras par l'éditeur.

courroux divin et croyant de bonne foi à la capacité des prêtres d'épargner les affres d'outre-tombe aux morts aussi bien qu'aux vivants. La position de Sonnerat est bien celle du philosophe des Lumières pour qui la superstition est synonyme d'aliénation intellectuelle et culturelle.

Naturellement, après avoir passé plusieurs années parmi les Indiens, Sonnerat ne pouvait manquer d'évoquer le rituel funéraire le plus connu et sans doute le moins compréhensible à un Européen, à savoir le sati, la coutume qui prescrit que la veuve monte sur le bûcher et se fasse brûler avec le corps de son mari<sup>5</sup>. D'après Sonnerat, c'est toujours sur une superstition des plus dangereuses que cette tradition serait fondée :<sup>6</sup>

Pendant qu'elle s'avance vers le théâtre funeste où elle va terminer sa vie, souvent à la fleur de l'âge, & lorsqu'elle arrive à ce lieu d'horreur, les Brame ont grand soin de la distraire de ses regrets par des chants où l'éloge de son héroïsme est mêlé. Ce concert homicide soutient son courage au milieu des avant-coureurs de la mort; le bandeau de la superstition couvre ses yeux; le moment fatal approche où elle va être dévorée par les flammes: alors d'une voix entrecoupée de sanglots, elle fait les tristes adieux à ses parens, qui la félicitent les larmes aux yeux du bonheur qui l'attend (Sonnerat 1: 94-95).

Dans cet exemple, les métaphores « le théâtre funeste », « ce concert homicide », « le bandeau de la superstition couvre ses yeux » traduisent la réaction prévisible d'un Français face à une manifestation aussi violente de l'altérité culturelle. C'est aussi le comportement des parents de la femme (le plus souvent droguée avant de procéder au rituel, d'après Sonnerat) qui crée une dissonance par rapport à la situation: le lexème « féliciter » employé dans ce contexte produit l'effet d'un oxymore implicite, car, si l'on développe la chaîne logique, la famille de la veuve la féliciterait à l'occasion de sa mort imminente, notions qui ne sont, normalement, que difficilement compatibles dans la conscience occidentale.

Si la description des pratiques religieuses et des prêtres témoigne de l'hypocrisie des uns et de la soumission des autres, celle des arts et des sciences souligne les effets négatifs du despotisme sur le développement de la population.

Dans l'Inde, comme chez presque les Peuples orientaux, les arts n'ont fait que peu ou point de progrès. La tyrannie d'un gouvernement despotique, la chaleur d'un climat qui énerve, & l'attachement aux usages anciens y ont toujours apporté d'invincibles obstacles. Les ouvrages modernes prouvent que les arts sont restés au même point, & que jamais ils ne seront portés à un plus haut degré de perfection. On peut dire, il est vrai, que les Princes indiens, dont le luxe est dirigé vers d'autres objets, n'ont jamais cultivé les sciences, ni favorisé &

---

<sup>5</sup> Voir à ce sujet l'article de Devika Vijayan « Les anecdotes du suttisme- image d'une altérité féminine ambiguë. » *Convergences francophones* 3.1 (2016): 13-25.

<sup>6</sup> Ce rite aurait aussi pour fondement une cause bien plus concrète, notamment la crainte qu'une fois mariées contre leur gré, les femmes n'empoisonnent leurs maris et ne prennent un amant (Beigbeder).



récompensé ceux qui s'y adonnent : l'artiste est payé à la journée, comme le plus vil ouvrier; & le savant qui a consacré toute sa vie à l'étude, meurt plus misérable que s'il avait labouré la terre (Sonnerat 1: 99).

La Peinture chez les Indiens est & sera toujours dans l'enfance. Ils trouvent admirable le tableau chargé de rouge et de bleu, & dont les personnages sont vêtus d'or. Ils n'entendent point le clair-obscur, n'arrondissent jamais les objets, & ne savent pas les mettre en perspective; en un mot leurs meilleures peintures ne sont que de mauvaises enluminures (Sonnerat 1: 99-100).

Les Indiens ont plusieurs instrumens, mais qui ne semblent pas faits pour accompagner la voix. Celui qui fait le plus de bruit, est pour eux le plus beau & plus harmonieux (Sonnerat 1: 101).

L'absence de progrès en matière de culture et de raffinement souligne l'absence de développement historique. Les exemples cités ci-dessus renvoient bien à cette idée (« la Peinture chez les Indiens est & sera toujours dans l'enfance »), et cette fois, l'antiquité des Indiens n'apparaît plus sous un jour positif. Cette situation paraît imputable aux puissants qui se distinguent des mécènes européens. L'absence de soutien financier et politique aux arts et aux sciences condamnent artistes et scientifiques à une situation déplorable, ce que souligne le recours à l'hyperbole (« l'artiste est payé à la journée, comme le plus vil ouvrier; & le savant qui a consacré toute sa vie à l'étude, meurt plus misérable que s'il avait labouré la terre »). Toutefois, le despotisme et les différences culturelles ne sont pas les seules causes de cet état. L'énumération des facteurs bloquant l'épanouissement des beaux-arts fait mention, en plus du climat, de leur « attachement aux usages anciens ». Sonnerat semble bien indiquer ici que l'insistance des Indiens à conserver leurs traditions se fait parfois à leur propre détriment.<sup>7</sup> Ainsi, l'utilisation des couleurs vives (le rouge, le bleu, l'or) complètent l'image des Indiens puérils qui ne chercheraient que l'éclat apparent. La musique est jugée selon la même logique, comme le montre l'antithèse « celui qui fait le plus de bruit » – « le plus beau et le plus harmonieux ». La situation semble bel et bien bloquée car les Indiens sont à la source même de ces « invincibles obstacles ».

### **De l'inventaire à l'image de l'Européen**

L'attitude des Indiens à l'égard des Européens puise directement selon Sonnerat dans les us et coutumes indiennes, et plus précisément dans la division

---

<sup>7</sup> Cette idée se confirme dans l'article de Zenobia Bamboat et Alfred Martineau, « Les Arts et Métiers dans l'Inde aux XVIIe et XVIIIe siècles »: « De même qu'ils ont toujours conservé les anciens outils, les artistes et les artisans de l'Inde ont toujours gardé les secrets et les procédés que leurs ancêtres utilisaient depuis les temps immémoriaux. Ils n'ont pas eu au cours des siècles d'autres secrets de métiers que ceux-ci. Les différentes castes des orfèvres, des tailleurs de pierre, des maçons, des tisserands ont assuré la pérennité de leur technique par transmission familiale. Ainsi ces "secrets" ne risquent pas de se perdre, s'il est vrai en revanche que les techniques irrémédiablement fixées ne peuvent évoluer ni progresser » (Bamboat et Martineau 4). Ce qui n'empêchait pas certaines marchandises en provenance d'Inde (dont les toiles peintes) d'être considérées comme de véritables produits de luxe en Europe, l'Inde (de même que l'Asie en général) étant vue, depuis le moyen âge, comme une sorte d'Eldorado recelant un immense trésor (Martino 5, Morineau 31).

de la société indienne en castes. Voici comment Sonnerat dépeint le traitement des soi-disant Parias par les autres castes :

Un Indien croira faire une bonne oeuvre en sauvant la vie à des insectes, des serpens & autres animaux, tandis qu'il laissera périr un Paria plutôt que de lui tendre la main pour le retirer d'un précipice, dans la crainte de se souiller en le touchant (Sonnerat 1: 57).

Le paria est opposé aux insectes et aux serpents, créatures que les Européens estiment peu; pour preuve le peu d'intérêt que consacre le comte de Buffon aux insectes dans son *Histoire naturelle* ou bien l'avant dernière position qu'ils occupent (avant les vers) dans la classification du naturaliste Linné. Toutefois, pour les Indiens, ces créatures mériteraient plus de respect et de compassion que l'être humain appartenant à la mauvaise caste. Quel rapport avec la vision des Européens par les Indiens? Immédiat, d'après Sonnerat:

L'infamie des Parias rejaillit sur les Européens; ces derniers sont d'autant plus en horreur, qu'outre leur peu de respect pour la vache, dont ils mangent la chair, les Indiens leur reprochent encore de cracher dans les maisons & même dans les temples, de boire en appliquant le vase aux lèvres, de porter les doigts à la bouche, de manière que la salive les souille, &c. Ainsi un Européen est tout ce que les Indiens connoissent de plus méprisable; ils le nomment Parangui, nom qu'ils donnèrent aux Portugais, lorsque ceux-ci abordèrent dans leur pays, & c'est un terme qui marque le souverain mépris qu'ils ont pour toutes les Nations de l'Europe (Sonnerat 1: 58).

Le report de « l'infamie des Parias » sur les Européens place les Occidentaux au rang des êtres les plus méprisables dans la société indienne, en-dessous des parias : ils sont ce que « les Indiens connoissent de plus méprisable ». Il est intéressant d'observer dans ce passage, ainsi que dans la longue note de bas de page qui l'accompagne et dans laquelle Sonnerat expose la perception très négative du christianisme par les Brames, que le voyageur ne se livre à aucun commentaire. Il conclut cependant la note de bas de page en insistant sur le poids des contraintes sociales (se manifestant par la peur et la honte) et des préjugés dans les décisions spirituelles des Indiens.

Au risque de forcer l'analyse, faudrait-il mettre en relation cette évocation décentrée des Européens aux réflexions développées par Sonnerat sur l'impact de la colonisation ? Comme nous l'avons évoqué plus haut, Sonnerat intègre un "tableau historique des révolutions" qui en fait rend compte de la lutte coloniale entre la France et l'Angleterre dans les vingt années précédant la parution de sa relation. Ailleurs dans le texte, le voyageur critique toutefois l'ensemble des acteurs de la colonisation, sans se limiter à l'Angleterre :

Depuis que l'Inde est connue des Européens, elle n'a cessé d'exciter leur insatiable cupidité; vainqueurs & vaincus tour à tour, ils n'ont cherché qu'à s'y nuire mutuellement (Sonnerat 1: 8).

Pour Sonnerat, la colonisation est l'un des facteurs ayant précipité la chute de la civilisation indienne :

Cet excès de violence, joint aux fléaux de toute espèce qu'éprouvèrent les Indiens, changea leur pays en une vaste solitude, dont la moitié,

cultivée jadis par des hommes libres, n'est plus habitée aujourd'hui que par des bêtes féroces (Sonnerat 1: 9).

Les formules « leur insatiable cupidité » et « vainqueurs et vaincus tour à tour » sont sans ambiguïtés et dénoncent le comportement destructeur des colonisateurs européens. La ruine du pays n'est pas seulement perçue comme un simple changement mais est synonyme de régression au niveau du nombre d'habitants (« une vaste solitude ») et au niveau du développement humain : l'antithèse «des hommes libres» —« des bêtes féroces » renvoie les Indiens à l'état de nature. Les destructions renvoient à un décalage entre la mémoire du lieu et la réalité, comme le montre par exemple l'évocation des ruines de Surate. Sur un mode antithétique, signale la perte de leur attrait :

Cette ville, située à l'entrée du Golphe Cambaye sur la rive Sud du Taphi, fut jadis belle & célèbre; mais plusieurs fois détruite & plusieurs fois rebâtie, elle n'offre aujourd'hui qu'un amas de masures, où rien ne retrace les brillantes descriptions qu'en ont fait Prévôt, d'Orville & l'Auteur de l'*Histoire philosophique & politique*<sup>8</sup> (Sonnerat 1: 39)

L'antithèse renforce ici l'idée que les ruines ne sont plus signes d'une grandeur passée : elles ont perdu toute signification. Dans le même temps, les Européens sont en partie désignés responsables de cet état de désolation. En associant l'image du paria européen à celle du colonisateur-destructeur, le lecteur (européen) pouvait légitimement s'interroger sur lui-même et les intentions de Sonnerat.

### Conclusion

Le portrait que Sonnerat dresse des Indiens n'apparaît pas si plein de mépris qu'on a bien voulu le dire et le voyageur semble donc bien offrir toutes les garanties d'un voyageur-philosophe. Certes, il voit le monde au travers d'un prisme eurocentrique (et franco-centrique quand il critique la politique coloniale anglaise) mais il semble bien que sa relation dépasse le niveau de l'inventaire "classique" du récit de voyage pour proposer un questionnement plus vaste. En effet, le combat des Lumières contre la superstition et le fanatisme change de continent pour mieux souligner en retour les effets dévastateurs d'un peuple réputé pour ses arts et ses lettres et chez qui l'on venait puiser des lumières. La lecture décentrée de ce récit de voyage renvoie directement à la situation de la France, pays où l'on vient s'instruire et où l'on combat la superstition. En mission pour le roi, Sonnerat souligne ainsi une différence forte entre un système de pouvoir qui soutient les arts et les lettres et un système despotique. Toutefois le risque de régression n'est pas à exclure. L'exemple indien le montre bien et la relation de Sonnerat semble bien témoigner des interrogations philosophiques du dernier tiers du siècle des Lumières. Comment pouvait-on concilier l'optimisme du devenir historique avec de tels exemples démontrant la vulnérabilité des civilisations ?

---

<sup>8</sup> Mis en italique par l'éditeur.

### **Bibliographie**

- Bamboot, Zenobia et Alfred Martineau. «Les Arts et Métiers dans l'Inde aux XVIIe et XVIIIe siècles.» *Revue d'histoire des colonies*, tome 21, № 91 (1933) : 1-16. *Persée* <[http://www.persee.fr/doc/outr\\_0399-1385\\_1933\\_num\\_21\\_91\\_2841](http://www.persee.fr/doc/outr_0399-1385_1933_num_21_91_2841)>. Consulté le 10 juillet 2017.
- Beigbeder, Yves. «Découverte de l'Inde par la France du XVIIIe siècle.» *La Licorne*, 2 (1978). <<http://07.edel.univpoitiers.fr/licorne/document.php?id=5889&format=print>>. Consulté le 31 mai 2017.

- Broc, Numa. *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*. Université de Lille III, 1972.
- . «Voyages et géographie au XVIIIe siècle.» *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, 22.2 (1969) : 137-154. *Persée*, <[http://www.persee.fr/doc/rhs\\_0048-7996\\_1969\\_num\\_22\\_2\\_2585](http://www.persee.fr/doc/rhs_0048-7996_1969_num_22_2_2585)>. Consulté le 01 juillet 2017.
- D'Souza, Florence. *Quand la France découvrit l'Inde: Les écrivains-voyageurs français en Inde (1757-1818)*. L'Harmattan, 1995.
- Favier, René. *Les Européens et les Indes orientales au XVIIIe siècle. Aspects maritimes, commerciaux et coloniaux*. Ophrys, 1997.
- Gomba-Gontard, Hélène. « Pierre Sonnerat : la singularité d'un voyageur Classique. » Les secondes doctoriales de Grignan, CRLV 2002. <<http://www.crlv.org/conference/pierre-sonnerat-la-singularit%C3%A9-dun-voyageur-classique-0>>.
- Marcil, Yasmine. « Le lointain et l'ailleurs dans la presse périodique de la seconde moitié du XVIIIe siècle. » *Le Temps des médias* 8.1 (2007): 21-33.
- Markovits, Claude. «Les relations entre l'Inde et le monde occidental». *Clio*. <[https://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/les\\_relations\\_entre\\_l\\_inde\\_et\\_le\\_monde\\_occidental.asp](https://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/les_relations_entre_l_inde_et_le_monde_occidental.asp)>. Consulté le 12 juin 2017.
- Martino, Pierre. *L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*. Hachette, 1906.
- Morineau, Michel. «Le défi indien, XVIIe et XVIIIe siècles. » *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, tome 82, 1995. 27-53, *Persée* <[http://www.persee.fr/doc/befeo\\_0336-1519\\_1995\\_num\\_82\\_1\\_2295](http://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1995_num_82_1_2295)>. Consulté le 12 juin 2017.
- Moureau, François. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*. Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005.
- Sonnerat, Pierre. *Illustrations de Voyage aux Indes orientales et à la Chine fait par ordre du Roi, de 1774 jusqu'à 1781. Gallica*, 1782. <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b23000774>>. Consulté le 10 juin 2017
- . *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre du Roi, de 1774 jusqu'à 1781: Dans lequel on traite des Mœurs, de la Religion, des Sciences & des Arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins, et des Madégasses; suivi d'Observations sur le Cap de Bonne-Espérance, les Isles-de-France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines & les Moluques, & de Recherches sur l'Histoire Naturelle de ces Pays*. Chez l'Auteur / Froulé / Nyon / Barrois, 1782. *Bibliothèque numérique mondiale*, <https://www.wdl.org/fr/item/663/>. Consulté le 10 juin 2017.
- Vijayan, Devika. « Les anecdotes du suttisme- image d'une altérité féminine ambiguë ». *Convergences francophones* 3.1 (2016): 13-25. <<http://mrujs.mtroyal.ca/index.php/cf/article/view/371/186>>. Consulté le 10 juin 2017.